

Les chanteurs d'Ahellil à Timimoun

Le festival a débuté depuis déjà quelques jours.

Moi je débarque de Paris et d'Oran.

Le ksar sert de décor : du sable au sol, partout la couleur ocre. Il fait nuit, des habitants sont là, beaucoup d'hommes en gandoura et aussi des jeunes, vêtus de jean et de cuir. Des jeunes si impliqués qui fredonnent et tapent dans leurs mains.

En avançant, je découvre un cercle, au centre un homme, à la voix forte, qui scande une parole, un refrain.

Les autres vêtus de blanc, la peau dorée, s'élèvent en écho. Epaule contre épaule, ils chantent en faisant un pas circulaire, léger, qui les fait s'avancer sans que le cercle ne soit brisé.

L'homme du milieu porte le groupe, haut, très haut.

Leur harmonie et leur perfection me laissent sans voix.

Je ne suis pas grande mais pas question de rater cela ; il me faut me hisser sur la pointe des pieds pour percer le mystère du groupe, de la communauté... Moi, la berbère, la zénète et algérienne de France.

Ces hommes qui chantent d'une façon si particulière, je les trouve beaux et tellement vivants. Leurs voix sont étranges, complices.

Sans vraiment nous regarder, ils nous font vibrer, debout depuis des heures mais si concentrés.

Je sais que tout cela leur appartient et, je les envie.

Je ne comprends pas le sens des mots qu'ils chantent mais je reste plantée là car je suis envoûtée et à mon tour, je me sens vivante, mélangée aux autres touristes et passants qui eux aussi semblent subjugués.

Il m'est difficile de parler de ce monde un peu fermé et beaucoup masculin qu'est l'univers d'Ahellil.

De ma vie, je n'ai vu une telle révérence, sublime et gracieuse, qui fait s'incliner ces hommes, ensemble vers celui qui se trouve au centre, en un mouvement collectif qui n'existe qu'ici, je crois, dans le désert...

8 jours après j'ai repris l'avion pour Paris, très déphasée, en quête de la douceur timimounienne.

Et une fois là haut, quel retour à la réalité... Dans l'avion, la claustrophobie me gagne car on m'a casée entre 2 personnes et un hublot ; l'horreur ! aurais je pris l'habitude des grands espaces où seules des traces de fennec font un peu « désordre » ?

Peu importe le mépris ressenti après ce beau voyage... je me ressource en pensant à ce peuple qui peut tout m'apprendre.

Je suis partie, avec dans la tête, ces silhouettes de la nuit, heureuses de chanter les unes pour les autres, unies dans le secret et le sacré.

Oui, ces visages croisés ça et là me transportent . J'aime plus que tout leur capacité au bonheur toute simple que j'ai ressentie si fort.

Hamida B. janvier 2006